



Extraits du récit du résistant Sylvain Gargon
sur son expérience de la déportation

TORTURE PAR LA GESTAPO

J'ai été arrêté le 6 février 1943 à Nîmes. J'avais 22 ans et je préparais mon doctorat en droit. J'ai d'abord été emprisonné à Montpellier, où j'ai subi les interrogatoires de la Gestapo à la villa des Rosiers. (...) J'ai également été torturé avant d'être emmené à Compiègne dans le grand camp de rassemblement où l'on plaçait tous les gens avant de les déporter. (...) J'ai été dirigé vers le camp de Buchenwald (...) dans des conditions que l'on connaît, à une centaine par wagon, dans ces fameux wagons qui étaient conçus pour recevoir 40 hommes et 8 chevaux. Nous étions cent, encadrés par les SS. Beaucoup sont morts avant d'arriver, étouffés, piétinés pendant le transport. (...)

SIX MOIS SOUS LA TERRE

Buchenwald était un camp de transit et je n'y suis pas resté longtemps, puisque j'ai été dirigé tout de suite vers le fameux camp de Dora, près de Nordhausen. C'est là que les Allemands avaient replié leurs usines de Peenemunde, où étaient fabriqués les V2. (...) C'est là où nous avons travaillé, car on y envoyait des milliers de déportés pour accélérer l'édification de cette usine entièrement construite dans le roc. Toutes les galeries étaient construites dans la montagne. Pendant six mois, nous n'avons pas vu le jour et nous logions dans des anciennes carrières déjà aménagées. (...)

Nous couchions dans le tunnel, sur des châlits, entassés les uns sur les autres. Nous travaillions 18 heures par jour, de 6h du matin à 6h du soir, puis à nouveau jusqu'à minuit, avec simplement une demi-heure de halte pour manger les rutabagas trempés dans l'eau et un quart de boule de pain, moisi les trois quarts du temps.

Les morts s'entassaient dans les galeries sur deux mètres de haut, parce qu'on ne pouvait pas les évacuer par camions brûler au crématoire de Buchenwald. Ce n'est que lorsque les crématoires ont été installés à Dora qu'on les a brûlés sur place. Sur les morts entassés, les Allemands mettaient de la chaux pour désinfecter, pour que ça ne sente pas trop mauvais avant de les évacuer. (...)

A la mi-44, le camp extérieur a été terminé. A ce moment-là, on nous a mis dans les baraquements, et la rotation s'est faite entre les équipes du jour et les équipes de nuit, toujours encadrées par les SS et avec leurs chiens. (...)

LA SCHLAG

Pour nous protéger du froid, nous nous servions des enveloppes de sacs de ciment qu'on glissait sous les vêtements, mais les SS le savaient. Il y en avait un, très grand, qui mesurait plus de 2 mètres. Il avait toujours un « schlag » à la main, c'est-à-dire une section de gros câble électrique, et il nous tâtait à la sortie. Quand il sentait le papier sous la chemise, il nous rouait de coups. Il s'acharnait car c'était interdit. Les « kapos » en faisaient autant. On appelait « kapo » ceux qui étaient chargés d'encadrer les sections. Il s'agissait de prisonniers de droit commun allemands, c'est-à-dire des voleurs, des criminels, (...) et ces gens-là avaient droit de vie et de mort sur nous, uniquement parce qu'ils appartenaient à la race aryenne, à la « race des seigneurs ». Lever la main sur un kapo, c'était un arrêt de mort.

LACHEZ LES CHIENS !

Parfois, il y avait aussi des rafles à la sortie de l'usine souterraine. Les Allemands voulaient faire des exemples quand il y avait des sabotages. Vous pensez bien que dans ces V2, il y avait des types qui inversaient les connexions électriques (...). A la fin du montage, quand les Allemands faisaient des essais, cela provoquait des courts-circuits monumentaux. Cela les rendait fous de rage et, à la sortie du tunnel, ils lâchaient les chiens. (...) Il ne fallait pas se laisser prendre : celui qui était pris par les molosses était voué à la mort, parce qu'il était pendu à l'intérieur de l'usine.

PENDUS AU PALAN

Il y avait des pendants par dizaines dans le camp. Chaque tentative d'évasion était automatiquement suivie de la pendaison, mais en dehors de cela, un type qui se révoltait était également pendu. (...) A Dora, l'amusement des SS était de pendre les hommes à un grand palan qui servait aux V2. Ils les pendaient par dix, mais en montant le palan tout doucement, c'est-à-dire que les pauvres types étaient étranglés, ils étouffaient, ils battaient des pieds dans le vide, et il fallait que nous défilions tout en regardant le palan qui montait. Mon premier pendu, ça m'a fait un effet effroyable ; à la fin, on n'y faisait même plus attention. C'était d'ailleurs ce qu'ils cherchaient : supprimer même l'émotivité (...).

LA DOUCHE BOUILLANTE

Voilà quelle était la vue dans ces camps, avec des centaines et des milliers de poux. De temps en temps, quand ils craignaient une épidémie, les Allemands nous faisaient prendre des douches dont il fallait se méfier. Ils nous faisaient déshabiller en pleine neige, nous étions nus et ils nous faisaient entrer et branchaient de l'eau bouillante. Certains tombaient comme des mouches, foudroyés par la différence entre le séjour dans la neige et l'eau bouillante.

Sylvain Gargon, Nouméa, le 7 avril 1979
Témoignage paru dans le quotidien "Les nouvelles calédoniennes"